

Nouvel Observateur 4 mars 2019
Quand Gloria Steinem rencontre Mona Chollet
La première est une icône du féminisme américain, la seconde incarne
le renouveau du mouvement en France. Patriarcat, #MeToo et
intersectionnalité : entretien croisé Propos recueillis par ÉLISABETH
PHILIPPE

Elles sont toutes les deux journalistes, essayistes, féministes et militantes. A 85 ans, Gloria Steinem, cofondatrice du magazine « Ms. » avec Dorothy Pittman Hughes et collaboratrice du « New York Magazine », s'est imposée depuis longtemps comme une figure majeure du mouvement pour les droits des femmes, au point d'incarner, avec ses cheveux longs séparés par une raie au milieu et ses grosses lunettes, la cause dans la psyché collective américaine et dans la pop culture. Plus discrète, la Franco-Suisse Mona Chollet, la petite quarantaine, n'en est pas moins active, représentative d'un renouveau des luttes féministes. Sorti à l'automne dernier, son livre « Sorcières » a créé la surprise en se retrouvant dans le palmarès des meilleures ventes, avec 80 000 exemplaires écoulés.

Paraît aujourd'hui « Ma vie sur la route », l'autobiographie de Gloria Steinem préfacée par Christiane Taubira, ce qui devrait enfin faire connaître son auteure d'un plus grand public en France. Voyageuse infatigable, celle-ci y raconte son existence nomade. En 2015, Mona Chollet publiait de son côté « Chez soi », une ode à l'espace domestique, apparemment aux antipodes du mode de vie de Steinem. Parce qu'elles représentent deux générations du féminisme, deux façons de vivre et de porter ce combat, il semblait intéressant de les faire se rencontrer.

Le sous-titre français de votre livre « Ma vie sur la route » vous présente comme une « icône féministe ». Cette expression vous convient-elle ?

Gloria Steinem J'ai un problème avec le mot « icône ». Je ne me plains pas, mais jamais je ne me désignerais de cette façon. Vous avez l'impression d'être une icône, vous ?

Mona Chollet Je n'ai pas vraiment le même parcours que vous...

Pour vous, Mona Chollet, que représente Gloria Steinem ? Vous venez de publier un livre sur les sorcières. En est-elle une ?

M. C. Je serais tentée de dire oui. Dans ce livre, je voulais montrer quel genre de femmes étaient ciblées à l'époque de la chasse aux sorcières, en Europe et en Nouvelle-Angleterre. Les femmes indépendantes l'étaient plus que les autres. J'ai essayé de faire des liens entre cette époque et la nôtre. Je recherchais des femmes d'aujourd'hui, des femmes célèbres, qui incarnaient une manière positive d'affirmer ces valeurs d'indépendance. J'ai l'impression que même vous, Gloria Steinem, vous avez été attaquée sur votre indépendance, sur le fait de ne pas être liée durablement à un homme, à des enfants.

Comment expliquez-vous qu'il puisse encore être mal perçu qu'une femme choisisse de ne pas avoir d'enfant, de ne pas se marier ?

G. S. Parce que nous vivons dans un système patriarcal, où les femmes sont vues comme des outils de production. Si nous n'avions pas d'utérus, nous serions tranquilles. Pour contrôler la reproduction, il faut contrôler le corps des femmes.

Vous avez rencontré des féministes du monde entier. Est-ce que certaines féministes françaises ont pu vous inspirer ?

G. S. Dès le premier numéro de « Ms. », en 1972, nous avons été inspirées par le mouvement *Choisir* et par Simone de Beauvoir. A notre tour, nous avons publié une

tribune dans laquelle de nombreuses femmes [dont Anaïs Nin, Susan Sontag, Nora Ephron, NDLR] déclaraient : «J'ai eu recours à l'avortement. Je demande l'abrogation des lois anti-avortement. » Mon voyage en Inde, après mes études, m'a aussi durablement inspirée. Là-bas j'ai rencontré Kamaladevi Chattopadhyay.

Je travaillais avec une autre féministe indienne, une économiste, à l'élaboration d'une brochure sur les méthodes de Gandhi et la façon dont elles pouvaient être reprises par le mouvement des femmes. Nous pensions que la non-violence pouvait parfaitement s'adapter aux luttes féministes partout dans le monde. Kamaladevi Chattopadhyay, qui avait travaillé avec Gandhi, nous a écoutées très patiemment, puis elle nous a dit : «Mes chères, c'est nous qui lui avons tout appris. »

Gloria Steinem, vous n'avez cessé de voyager, d'être sur le terrain. Votre féminisme est très pragmatique. Le féminisme français semble plus théorique, non?

M. C. [répondant à la place de G. S.] L'action de Gloria Steinem est toujours intimement liée à son expérience personnelle. C'est ce qui la rend si forte, si parlante pour les autres femmes. Je ne vois pas l'équivalent de cette manière de mener le combat féministe en France.

G. S. Je ne connais pas suffisamment les spécificités du féminisme français pour me prononcer, même si, à mes yeux, les Editions des Femmes, créées par Antoinette Fougue, étaient en effet très intellectuelles. Mais, il n'y a pas si longtemps, une ancienne prostituée a traversé la France pour sensibiliser l'opinion sur le projet de loi concernant la pénalisation des clients [Rosen Hicher, en 2014]. Ça, c'était vraiment de l'action de terrain.

Le mouvement féministe a toujours été divers et traversé de divisions. En France, par exemple, il y a eu deux marches contre les violences sexuelles, le 24 novembre : #Noustoutes, et #Nousaussi qui souhaitait que soient également pris en compte le racisme, la précarité, dans une approche plus intersectionnelle.

M. C. Nous avons un problème avec l'intersectionnalité. Même dans les mouvements féministes, où ça devrait être perçu comme l'une des bases du militantisme. Nous assistons à une réaction nationaliste en France, y compris dans des cercles qui se disent progressistes. Il y a une difficulté à accepter le fait que des femmes soient religieuses, musulmanes, portent le foulard. Aux Etats-Unis, la société est divisée bien sûr, mais le fait que des femmes portent le foulard me semble bien mieux accepté au sein des mouvements féministes.

Gloria Steinem, vous avez pour votre part toujours lié le combat pour les droits civiques et le combat féministe. Comment avez-vous très tôt compris la nécessité de lier ces luttes?

G. S. Comme je le disais, la raison d'être politique du patriarcat est de contrôler la reproduction. Et comme il faut redoubler ce contrôle pour maintenir les groupes séparés - qu'il s'agisse de races, de castes comme en Inde, ou de classes -, ces problématiques se trouvent entrelacées. De ce fait, vous ne pouvez pas lutter contre le patriarcat et le sexisme sans lutter dans le même temps contre le racisme, les castes ou les inégalités entre les différentes classes.

Dans votre livre, vous insistez sur l'importance des rencontres et des groupes de parole pour faire avancer les idées, et vous estimez qu'internet ne remplacera jamais des conversations face à face. Est-ce que le mouvement #Metoo, né sur les réseaux sociaux, vous a fait changer d'avis?

G. S. Internet est un outil très précieux, peut-être plus particulièrement pour les femmes parce qu'il leur permet d'entrer en contact avec d'autres femmes et d'apprendre les unes des autres. Mais aux Etats-Unis, nous commençons à

comprendre qu'avec l'avènement d'internet se sont accrus le sentiment de solitude, les cas de dépression et de suicide, parce que rien ne remplace le contact humain. On ne produit de l'ocytocine, l'hormone qui nous permet d'éprouver de l'empathie, que lorsqu'on se trouve physiquement en présence d'une autre personne.

Que pensez-vous de #MeToo?

G. S. Pour moi, cela s'inscrit en droite ligne dans ce qui s'est passé aux Etats-Unis depuis le début des années 1970, avec la reconnaissance de la notion de harcèlement sexuel puis son entrée dans la loi grâce à la juriste Catharine MacKinnon. Sans oublier Anita Hill qui, en 1991, a poursuivi le juge de la Cour suprême Clarence Thomas pour harcèlement sexuel. Elle a certes perdu, mais son cas a énormément sensibilisé l'opinion aux questions de harcèlement. Aujourd'hui, c'est inscrit dans la conscience collective.

Et pour vous, Mona Chollet, internet fait-il avancer la cause féministe?

M. C. Internet ne peut pas tout, mais je pense que cela donne une voix à beaucoup de gens qui ne seraient pas entendus sans ça. J'admire l'action de nombreuses féministes qui, sur Twitter, jour après jour, relèvent la façon dont sont traités les crimes conjugaux dans la presse, interpellent les journalistes sur le vocabulaire utilisé et effectuent un travail quotidien de sensibilisation. Je suis aussi beaucoup de féministes noires et je prends conscience de ce qu'elles peuvent subir, par exemple être suivie par un vigile dès qu'elles entrent dans un magasin. Sans internet, je n'aurais sans doute pas idée de ce qu'elles vivent.

Internet peut être aussi très violent pour les féministes. On l'a vu avec l'affaire de la Ligue du LOL, ces journalistes qui harcelaient leurs consoeurs. Gloria Steinem, vous rapportez cette phrase du journaliste Gay Talese à votre sujet: « Vous êtes au courant que, chaque année, il y a une jolie fille qui débarque à New York: et prétend savoir écrire? Eh bien, cette année, la jolie fille, c'est Gloria. » C'était en 1963. Les choses ne semblent pas avoir beaucoup changé.

G. S. C'est très profond, vous savez. L'idée de masculinité implique un certain pouvoir, une certaine hiérarchie. Comme la masculinité est censée dominer, le simple fait de vouloir vous mettre au même niveau quand vous êtes une femme vous conduit à être aussitôt perçue comme une menace.

On assiste aujourd'hui à un regain du féminisme et dans le même temps à une contre-révolution, avec l'arrivée au pouvoir de nombreux conservateurs hostiles aux droits des femmes, de Trump à Bolsonaro en passant par Orbán.

G. S. Les idées féministes ont gagné la majorité des mentalités aux Etats-Unis et se sont frayé un chemin dans les structures mêmes du pouvoir. Mais cette victoire a aussi suscité la colère du tiers du pays qui a voté pour Trump et qui croit encore dans les vieilles hiérarchies. Quand je suis sur les routes et que j'entends un homme, souvent d'un certain âge, me dire «une femme noire m'a volé mon boulot », je lui réponds toujours : « Qui a dit que ce boulot vous était destiné ? »

M. C. Cette contre-révolution est peut-être aussi le signe que les tenants de l'ancien système sont en train de paniquer.

G. S. Oui, c'est une minorité qui se sent aujourd'hui menacée. Dans quelques années, aux Etats-Unis, nous ne serons plus un pays à majorité blanche, ce qui accroît la colère de cette minorité de personnes élevées dans l'idée qu'elles occupaient une certaine position. C'est pour cela qu'ils s'accrochent autant au passé. Le slogan de Trump, c'est « Make America Great Again ». Comme si l'Amérique était meilleure avant, ce dont je doute franchement.

Gloria Steinem, dans les années 1970, vous avez été accusée de transphobie à cause d'un article dans lequel vous compariez les opérations chirurgicales pour les personnes transgenres à de la mutilation. Regrettez-vous ces propos?

G. S. J'essaie toujours de comprendre mes erreurs. L'article qui m'a valu ces accusations avait pour titre « Si une chaussure ne vous va pas, faut-il changer de pied? ». Ce que je voulais dire, c'est : pourquoi ne peut-on pas être qui on veut sans avoir recours à la chirurgie? Au moment où je l'ai écrit, ça passait. Mais un peu plus tard, la chirurgie de réassignation sexuelle s'est généralisée, est devenue plus sûre. Les gens ont alors pensé que je rejetais ce choix. J'ai retiré l'article du livre dans lequel il avait été publié. Nous courons toujours le risque d'être incompris ou de nous tromper. Et je n'ai aucun problème à dire que je suis désolée.

Gloria Steinem a passé sa vie sur la route et vous, Mona Chollet, vous avez écrit «Chez soi», un plaidoyer pour l'espace domestique. Il semblait intéressant de confronter vos deux visions.

M. C. Dans ce livre, j'ai voulu défendre la nécessité d'avoir des moments de solitude, de réflexion, ce qui n'est pas toujours très bien perçu socialement. Nous avons besoin de ces moments de maturation. C'est très étrange car j'aime beaucoup le livre de Gloria Steinem et je me sens proche de nombreux écrivains voyageurs, même si je ne vis pas de la même manière. Je pense que c'est parce que ces écrivains, comme Nicolas Bouvier, ont justement une vie intérieure très riche qui les ouvre davantage sur le monde. C'est ce qui rend leur œuvre si intéressante. Tant de gens voyagent avec des œillères.

G. S. Ce que vous faites est très important et s'inscrit dans la tradition de Virginia Woolf : « Une chambre à soi ». Le foyer a longtemps été un lieu de servitude pour les femmes. Il ne nous appartenait pas. A la fin du livre, j'écris que nous avons besoin des deux : d'un foyer et de la route. Cela m'a pris du temps de le comprendre. J'ai été élevée dans l'idée que l'on construit un foyer pour une famille, pas pour soi seule.

M. C. Votre livre « Une révolution intérieure » a été très important pour moi. Il me semble qu'une fois de plus, vous avez été en avance sur votre temps. Aujourd'hui, on parle beaucoup de soin de soi, notamment dans le discours militant. Mais c'est assez récent.

G. S. Oui, ce livre [paru en 1992] a été très mal reçu par la presse, surtout par la presse new-yorkaise, qui trouvait que c'était un peu comme si Staline avait écrit un livre de thérapie ! On me reprochait d'avoir abandonné la politique. Alors que j'avais voulu au contraire concilier changement extérieur et changement intérieur. Quand j'ai voyagé dans le pays pour présenter le livre, plus je m'éloignais de New York, plus le livre était bien reçu.

Gloria Steinem, vous avez toujours été très impliquée en politique. Vous avez notamment soutenu Hillary Clinton. Vous engagerez-vous encore en 2020?

G. S. Oh oui ! Surtout après le désastre Trump. Nous avons un président qui a en réalité perdu l'élection, avec trois millions de voix de moins que Hillary Clinton. Il ne serait pas là si nous n'avions pas ce collège électoral qui est une rémanence de l'Etat esclavagiste. Il faut que l'on se débarrasse de ce collège. Mais bien que Trump soit extrêmement dangereux, sa victoire nous éduque, nous galvanise d'une certaine façon. C'est une leçon très chère payée. □